

Apprendre à s'y risquer,

Retours sur l'expérience du workshop étudiants inter-école d'art chez les grands voisins à Paris.

Construire des terrains communs

Fin mai 2016, 70 étudiant.e.s venus de toute la France (13 écoles « représentée ») ont occupé l'école supérieure d'art d'Avignon. L'occupation avait été présentée sous la forme d'un workshop, les étudiant.e.s présents ont été capables de se réapproprié ce format pour habiter l'école pendant une semaine. Les occupations en écoles supérieures d'art sont rares et fragiles, Avignon était la première occupation à être faite par des étudiant.e.s de toute la France. Même si les intentions étaient floues, même si l'organisation était chaotique, même si c'était maladroit, et malgré des tensions internes au sein de l'école, nous avons pu confronter nos points de vue, nos manières d'agir, nous avons fait communauté. Nous étions rassemblés sans savoir ce que nous voulions vraiment, mais nous avons tenté de construire quelque chose. Le groupe était dynamique, sans routine, vecteurs d'échanges, générateur de communs.

Suite à cette première expérience, certains.e.s d'entre nous ont eu envie de continuer les rassemblements étudiant.e.s. Pour agir face à la précarisation de nos écoles, réfléchir sur leurs contradictions. Un groupe s'est formé, la plupart ayant vécu l'occupation d'Avignon. Nous l'avons voulu le plus ouvert possible. Venu de Strasbourg, de Genève, de Caen, de Nîmes, de Nancy, de Poitiers et du Havre, la seule façon de travailler était de le faire via une sorte de forum sur internet. Toutes les discussions ont donc été écrites et archivées. La place de la parole est inégale. Les individualités se confrontent sans chercher à s'entendre. L'écrit augmente les distances, fige les pensées, donne l'avantage à ceux qui savent le manier. Pour nous, il a augmenté les dissonances.

Qui écrit ? Qui lit ?

Qui décide ? Qui subit ?

Le groupe est incertain de ces intentions, le groupe ne se comprend pas, le groupe n'existe pas. Il se retrouve sur des questions logistiques, techniques mais la construction de terrains communs n'aura pas lieu.

Travailler sans filets

Une des décisions que nous avons prises sans difficulté a été celle de faire ce prochain rassemblement en dehors d'une école. Après plusieurs mois de recherches, nous avons rencontré Les Grands Voisins et l'association Yes We Camp. Ce lieu aux allures sympathiques cache une violence sourde. La sensation d'être toujours « juste » en visite, d'être là sans y être. Sans pouvoir s'approprier les espaces, les personnes ne se sentent pas chez elles. La grande vitrine. Nous avons tout de même fait le pari de tenter ce rassemblement dans ce lieu. À mon sens ce site met en exergue les contradictions que nous pouvons constater dans nos écoles (les négociations avec les mairies, la politique du tout-vas-bien, la violence des exclusions), il montre la face cachée des mythes utopiques, il dévoile la fragilité des compromis. Mettre les étudiant.e.s face à cette réalité aurait pu les faire sortir de leurs zones de confort, leur faire comprendre qu'il

existe des lieux en apparence stable mais qui regorge réellement d'incohérences, les rendant invivable. C'était un pari audacieux, il est encore trop tôt pour savoir si il fera des ricochets dans nos écoles.

Sortir de l'école, pour aller où ?

Comment trouver un lieu qui puissent nous convenir à tous ?

Existe-t-il un lieu qui doive nous convenir à tous ?

La nécessité du lieu est un constructeur de communs.

Construire ailleurs, tenter d'autres choses, sans l'école derrière nous, est une prise de risques.

C'est accepter le fait que nous pouvons échouer, décevoir, être critiqué. Que nous ne pouvons pas tout entrevoir, que nous allons apprendre parfois à nos dépens.

Beaucoup érigent en héros John Dewey, Célestin Freinet et les autres pédagogues qui prônent l'apprentissage par l'expérience.

Mais qui expérimente réellement la pédagogie en dehors de nos structures ?

Qui se risque à être le plus inclusif possible ?

Qui met en application les beaux discours ?

Qui est prêt à accepter l'échec ?

Qui veut transmettre ?

Qui écoute la critique ?

Nous pouvons refuser l'école dans son état actuel des choses, mais la réfuter sans proposer est réactionnaire. Et ce n'est pas suffisant. Construire des expériences collectives nouvelles demande de la détermination et l'acceptation des échecs. La théorie est toujours très séduisante, « on pourrait » « il faudrait », cependant la mise en pratique des idées suppose d'être à même de prendre des risques.

Sommes-nous tous prêts à les prendre ?

De l'importance des affinités

Construire des événements aussi lourds sans être un collectif soudé est douloureux. Les conflits peuvent s'enchaîner, les compromis s'installent. C'est à celui ou celle qui écrit le mieux. L'autorité s'établit sauvagement. Travailler avec des personnes que nous ne connaissons pas ou très peu est décidément un mauvais calcul. Quand chaque mot est discuté à l'infini, quand tout doit être débattu car rien n'est évident dans le groupe, l'énergie dépensée dans ces processus ne peut se déplacer vers des questions plus importantes. Pour être un collectif protéiforme et généreux, il est nécessaire d'accepter et d'apprécier « l'autre » dans sa singularité. Les rapports de forces sont en principe abolis et les échanges sont au centre de la construction des projets. Plus la date approche, plus le groupe diminue. Les responsabilités s'accumulent pour un petit groupe qui tient ces engagements. Avec un système hasardeux de « référent.e.s » nous avons tenté de diminuer les charges de travail. Mais tout le monde n'a pas le même sens de l'engagement. L'organisation a pris beaucoup de lourdeur au début du mois de septembre et beaucoup se sont fait surprendre par la rentrée, ne se sentant plus « capable » d'assumer autant de travail. Car il ne s'agissait pas juste de faire de la communication, mais il fallait trouver des salles, du matériel, gérer la programmation avec les invité.e.s et intervenant.e.s, les projections de films, les repas, les logements, le budget.

Ayant déjà travailler à l'élaboration de projets à petits budgets et grandes affluences, je savais que nous arriverions toujours à trouver des solutions. La confiance que j'ai accordé à certain.e.s de l'équipe était bien placée, puisque l'événement a eu lieu. (Nous avons même engendré du bénéfice que nous allons utiliser pour l'archivage.) Sans avoir été capable de faire groupe, nous avons généré des envies chez les participant.e.s, n'est-ce pas déjà un début de quelques choses ? Certes, nous ne nous reconnaissons pas tous dans ces envies, cependant avoir fait émerger la nécessité de communs est une bonne chose. La direction que peut prendre la suite n'est pas de notre ressort. Être capable de s'effacer, laisser les « autres » suivre la voie qu'ils ont choisi. Se mettre à distance mais ne pas disparaître.

Fatigues et Fougues

Après plus de quatre mois de travail en dent de scie, l'accueil des premiers participant.e.s commencent. L'équipe n'était pas au complet, pas impliquer de la même façon et c'est encore une fois un nombre très restreint de personnes qui a pris ses responsabilités. Sans un grand enthousiasme de ma part, le workshop commence. Dès le début un certain ennui apparaît. On dit « Bonjour, d'où tu viens ? », on accueille par un discours presque appris par cœur, on renseigne comme dans un office de tourisme. Les étudiant.e.s se ressemblent tous, écoutent sagement la présentation des ateliers. Nous étions déjà fatigués et nous n'avons pas su transmettre le peu d'énergie qui nous restait. Les participant.e.s ont dû le sentir, l'énergie était diffuse, instable. Pourtant certain.e.s sont arrivés avec beaucoup d'envies, de curiosité. Habituellement, c'est avec eux que j'aime travailler et discuter. Mais l'organisation dans ce lieu était si compliquée et chronophage qu'il m'a été difficile d'amorcer quoique ce soit avec ces étudiant.e.s. Le workshop devient une routine. Toujours les mêmes explications à fournir, toujours les mêmes questions, toujours les mêmes étudiant.e.s, toujours les mêmes formes, toujours les mêmes formats de transmissions. Comme si maintenant que le défi d'organiser un rassemblement étudiants en dehors d'une école était fait, nous étions en train de stagner. L'envie de transmettre n'est pas présente, puisque c'est l'ennui et la frustration qui prédomine. Étant en pleine période d'écriture et de bouclage d'un mémoire qui questionne les écoles d'art pour en proposer de nouvelles, cette expérience soulève plus de questions qu'elle n'apporte de réponse.

L'autonomie est-elle désirée par tous ?

L'école d'art est-elle toujours un lieu d'envie ?

L'école d'art développe-t-elle des singularités ou des individualités ?

Qu'attendons-nous des nouvelles écoles d'art ?

Préface à la défaillance

Les premiers jours passent, la routine est définitivement bien installée, les étudiant.e.s attendent qu'on leur dise quoi faire, aucune action n'est prévue si ce n'est des Assemblés Généraux qui s'apparenteraient plus à des comptes rendus journaliers. L'atelier de sérigraphie n'aura pas lieu, je n'y trouve plus d'intérêt dans ce contexte. Le manque d'envie vient-il de moi ou des étudiant.e.s ?

Beaucoup d'ateliers ont été proposés spontanément par les étudiant.e.s et nous avons fait le choix d'encourager ces initiatives. Cependant la majorité des ateliers n'avait

aucun rapport avec la question de l'école, des modes de transmissions, des luttes étudiantes... Puisque nous voulions être inclusif, puisque nous voulions laisser à tous la liberté d'être autonome, nous nous sommes retrouvés face à un ensemble hétérogène de pratiques, de questionnements qui ne se rejoignent nulle part si ce n'est sous l'appellation du « projet artistique ». Doucement, ce rassemblement pris une tournure étrange. Le soir, après le dîner, était le seul moment vraiment collectif et ce temps n'a été utilisé que pour vider un maximum de cannettes. A celui ou celle qui vomira le premier sur sa tente. La synergie n'a pas pris. Sûrement dû à un manque d'objectif communs, à l'absence de concret pour certains.e.s. Même étant venues volontairement les étudiant.e.s s'attendent à consommer un événement. Hors ce n'était pas l'objectif. Encore une fois, il est trop tôt pour savoir si ce rassemblement éveillera les consciences. Il m'a semblé que ce n'était pas le cas, l'entre-soi est resté le maître mot. La posture du étudiant.e.s en futur artiste à prédominer. Excluant toute autre pratique, prétendant que l'école d'art ne forme donc que des artistes et rien d'autre. Esthétisants tout questionnements, le rassemblement a perdu en lisibilité sur ces intentions, si tenter qu'elles ont été claires un jour. Les jours passent et toujours rien ne se passe, comme dans une école les étudiant.e.s se concentrent sur leurs projets, sur leurs productions, sur eux.

Comment faire pour que les étudiant.e.s ne soient plus des consommateurs d'une école ? Pourquoi les étudiant.e.s ne désirent-ils pas s'investir plus sur les questions politiques ? Pouvons-nous faire communauté ?

L'appel de la désertation

Après plusieurs jours passés à ne rien faire, à ne pas faire, après avoir perdu toute envie de construire ce rassemblement, après avoir perdu la fougue, l'envie de partir est de plus en plus présente. Ne me reconnaissant plus dans les questions soulevées, pourquoi devrais-je rester ? Ne pas déborder de ses engagements sans les remettre en question est idiot. Si ils sont paradoxaux, ils doivent évoluer. S'éloigner pour mieux comprendre les frustrations. Décision délicate quand on a passé autant de temps à préparer l'événement, quand les autres comptent sur nous, quand les autres ne comprennent pas, quand on a dépensé autant d'énergie pour n'en retirer qu'une certaine lassitude. Désertion pour retrouver la liberté d'utiliser mon temps comme je l'entends. Quand le sentiment de faire des choses par obligation et non plus par passion est présent, il est grand temps d'abandonner ses engagements pour les renouveler. Se retrouver en face de ses contradictions. Apprendre par l'échec, apprendre par l'expérience.

Ne jamais renoncer à se renouveler